

HENRI STRINATI

L'Odyssée du Templier

RÉSURRECTION



Tome 1

Henri Strinati

L'Odyssée du Templier,

tome 1

Résurrection

© Henri Strinati, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1465-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I – Les doutes du capitaine de l’Inquisition

Le capitaine Barthel marchait d’un pas pesant. La giboulée de grêlons et de neige qui tourbillonnait dans la rue de l’Impasse était impuissante à calmer sa bile. Il devait bien admettre que celle-ci s’échauffait de plus belle à chaque nouvelle mission. La dernière qu’il venait d’accomplir lui laissait un goût amer au fond du gosier. Une nouvelle fois, il avait parfaitement exécuté les ordres de l’inquisiteur de Beauvais, Robert de Konrad. Le dominicain, toujours de noir vêtu, tunique noire, scapulaire noir et capuche noire tombant dans le dos, avait été surnommé « Robert Le Noir ».

Le soldat n’arrivait pas à expliquer pourquoi cela torturait son humeur. Chaque nouvelle mission alourdissait ses états d’âme. Accompagné de sa troupe, il avait procédé à l’arrestation d’une des plus vieilles familles d’artisans drapiers du Beauvaisis. Des grands-parents aux petits-enfants, tous travaillaient dans l’atelier familial. Il avait retenu ses soldats, afin qu’ils ne saccagent point les locaux, et avait frappé durement deux d’entre eux qui voulaient faire de l’excès de zèle en emmenant femmes et enfants. Pendant que ses fantassins enchaînaient les hommes, les yeux du doyen l’avaient remercié, mais les femmes et les enfants avaient posé sur lui des regards lourds de reproches. Voilà deux jours que ces faits s’étaient déroulés, et pourtant, ce lundi matin 21 mars 1294, ils pesaient toujours lourdement dans sa mémoire. Il ne comprenait pas ce que ces braves artisans avaient d’hérétique.

Le vent se fit plus violent ; il releva la capuche de sa lourde cape et la rabattit sur les oreilles. Depuis plusieurs jours, les giboulées et les pluies avaient transformé les rues en ruisseaux de boue qui faisaient le bonheur des animaux de basse-cour. En haut de la rue se trouvait la grande place de la Forge, formant un cul-de-sac ; toutes les eaux et tous les détritiques de la place dévalaient la rue de l’Impasse en charriant toutes sortes d’excréments humains et animaliers. Il fit un écart pour éviter une truie et ses petits ; dans son mouvement, il bouscula deux marchands qui l’invectivèrent ; puis, le reconnaissant, ils lui présentèrent leurs plus plates excuses et s’enfuirent la queue entre les jambes.

Tête baissée, il marchait, perdu dans ses pensées ; ses bottes s’enfonçaient dans la fange avec un bruit désagréable. Des cris et des pleurs le sortirent de ses réflexions ; il leva les yeux sur deux individus richement vêtus qui agaçaient un porteur d’eau. Barthel accéléra le pas tout en interpellant les deux hommes. Ils lui adressèrent un sourire condescendant, puis ils sortirent leur pénis, continuèrent à s’esclaffer et pissèrent dans les deux seaux d’eau fraîche que

transportait le gamin. C'était un porteur d'eau à bretelles. La paille de ses sabots était largement imprégnée de la boue qui ruisselait, et ses chausses en chanvre rêche s'arrêtaient à peine au-dessus des genoux. Sa cape était une simple pièce de laine grossière, attachée avec une ficelle autour de son buste. Barthel rabaissa sa capuche et les harangua violemment :

— Holà, les deux couilles molles, passez votre chemin, aboya-t-il de sa voix tonitruante, pleine de force et d'autorité.

Le mélange d'excréments et de boue ralentissait sa progression, mais les deux hommes l'avaient reconnu.

— Merde, merde et encore merde, fit l'un d'eux, cette brute de Barthel m'a coupé l'envie de pisser.

— Ne t'inquiète pas, Gartier, nous sommes échevins et nos deux gardes du corps arrivent derrière nous.

Effectivement, deux spadassins sortaient de la place et vinrent les encadrer, alors que le second échevin, Holan, terminait calmement d'uriner dans l'un des seaux que portait toujours le garçon. Voyant Barthel arriver sur eux de fort méchante humeur, il bomba le torse.

— Capitaine, même de loin, vous auriez dû reconnaître nos toques de velours noir, qui sont le symbole de notre fonction, se rengorgea-t-il.

Le poing de Barthel s'écrasa sur sa bouche ; les lèvres explosées et deux dents en moins, il s'affala dans la boue. Les deux spadassins tentèrent de prendre leurs épées, mais elles restèrent dans leurs fourreaux ; les deux larges mains du capitaine s'abattirent sur leurs mâchoires. Assommés, ils s'écroulèrent en même temps dans les excréments qui jonchaient le sol. Le second échevin, Gartier, essaya de contrôler sa peur.

— Ca... capitaine, je... je suis échevin, con... conseiller du bourgmestre, parvint-il à prononcer.

Barthel le gifla d'une main et le retint par le collet avant qu'il ne tombe. Il se tourna vers le porteur d'eau.

— Comment t'appelles-tu, petit ?

— AvoId, messire.

— Combien les deux seaux ?

— Deux deniers.

Il accentua la pression sur la gorge de Gartier.

— Donne-lui quatre deniers. Deux pour l'eau, que toi et ton connard de compère avez gâchée, et deux de plus pour la perte de temps occasionnée.

L'édile piocha quatre deniers dans sa belle bourse en cuir et les tendit au gamin.

— Voilà réparé le préjudice financier. Maintenant, présente-lui tes excuses.

— Mais... Ce n'est qu'un mioche ! Un vulgaire mendiant ! se hérissa l'échevin.

À nouveau, le bras de Barthel se leva et s'abattit sur le nez de l'échevin. Le cartilage craqua, et le sang recouvrit le visage et les habits de Gartier.

— Tu vas t'excuser auprès de... de messire Avold, le secoua Barthel en insistant sur « messire ».

— Excusez-moi... Messire Avold, grimaça-t-il sous la douleur.

— Parfait, maintenant dégage de ma vue et emmène tes stupides acolytes.

Il posa la main sur l'épaule du gamin.

— J'allais déjeuner dans cette auberge. Viens, je t'offre le repas.

— C'est là que je devais livrer mes seaux, répondit Avold avec une pointe d'appréhension.

Barthel le regarda avec nostalgie, se revit à son âge dans la même situation, sous les ordres de Legroin, le chef de la Cour des miracles de Paris, mais lui était bien trop rebelle pour obéir. Il poussa la porte de l'auberge, suivi du porteur d'eau et de quelques gros flocons cotonneux. Sa silhouette massive attira les regards des consommateurs ; le maître des lieux le salua, puis se rua sur le gamin.

— Ne va pas plus loin, tu es crotté comme un goret ! Où est mon eau ? grogna-t-il.

Il le tira par l'oreille et leva le pied. Barthel ne lui laissa pas le temps d'accomplir son geste ; il saisit l'oreille de l'aubergiste et lui écrasa le visage contre la planche du comptoir.

— Ce gamin est mon invité. Tu as compris, lourdaud ?

— Oui, messire, marmonna l'aubergiste contrarié.

Le capitaine traversa la salle ; une lumière jaune et violacée émanait des chandelles confectionnées de graisse animale. L'odeur rance, typique du suif, vint lui agacer les narines. Une petite fenêtre dans le mur laissait filtrer le peu de clarté que lui octroyait cette giboulée de fin d'hiver. Le soldat, suivi d'Avold, se faufila d'un pas bruyant entre les tréteaux et leurs turbulents convives. Il repéra une table proche de la fenêtre et s'y installa avec son jeune invité. Il retira son ceinturon, auquel étaient accrochés son épée et son poignard, pour le suspendre à un crochet fixé dans la pierre. Avant de prendre place sur le banc, il balaya la salle d'un regard d'ours. Le brouhaha baissa d'un cran. Il passa une main large et massive sur ses épaules pour en dégager les flocons et rajusta son lourd manteau de laine épaisse, tenu par une fibule de bronze à tête de taureau. Enfin, il prit place sur le banc et s'accouda à la grosse planche crasseuse et mal dégrossie qui servait de table. Une matrone sortit de la cuisine et s'approcha :

— Que puis-je vous servir, Monseigneur ? Potage, rôti, cochonnailles,

terraine...

Barthel l'interrompit *ex abrupto* :

— Apporte-nous tout cela en commençant par le potage, ce gamin est gelé. Tu rajouteras deux bouteilles de vin et une miche de pain.

— Très bien, Monseigneur. Souhaitez-vous que j'allume également votre chandelle ?

Elle avança son bras pour prendre l'objet au milieu de la table.

— Laisse cette foutue chandelle et apporte-nous vite ce que je viens de te commander, gronda-t-il.

Elle revint rapidement avec deux écuelles pleines à ras bord d'un potage épais et fumant. Le gamin, armé d'une cuillère en bois, s'activa frénétiquement.

Barthel resta figé devant son écuelle. Cette nouvelle mission l'avait conduit rue de l'Impasse, mais l'inquisiteur avait été avare d'explications. Rien sur les accusations d'hérésie ! Rien sur les délateurs ! Rien sur les accusateurs ! Alors, pourquoi ? Pourquoi cette mission ? Rien. Ce n'était pas son habitude. Pas une seule indication ni justification, juste : « Prenez ces deux bourses, vous donnerez cet argent aux hommes, à la fin de leur besogne. » Deux bourses d'or à distribuer, une fois leur tâche achevée. Le dominicain devait sacrément tenir au succès de cette mission. Généralement, Barthel prenait ses hommes, allait capturer les hérétiques et les enfermait dans les cachots de l'Inquisition. Mais aujourd'hui, l'inquisiteur l'avait envoyé en reconnaissance avec son lieutenant, et lui-même viendrait en personne pour s'assurer du succès de cette opération. Les soldats avaient leur solde, pourquoi une récompense supplémentaire ? Son intuition lui rongait la cervelle, tel un chien s'affairant sur son os. Mais l'habitude du soldat à obéir aux ordres l'emmenait vers son destin.

— Vous n'avez pas faim, messire capitaine ? demanda le gamin, tout en lorgnant son bol de potage.

Il sortit de sa rêverie et poussa son écuelle vers Avoild, puis se servit une rasade de vin.

— Moi aussi, comme toi, j'ai été porteur d'eau, mendiant et voleur, mon garçon. Je me suis toujours rebellé malgré toutes les bastonnades que m'infligeaient Legroin et son fils. Un jour, j'ai fini par m'enfuir en rejoignant la huitième croisade, la dernière menée par le bon roi Louis IX. Alors, petit, si tu veux grandir, désobéis et bats-toi.

Le gamin baissa la tête et lâcha la cuillère. Il finit par relever ses yeux tristes sur le capitaine :

— Je ne veux pas me battre, messire, j'aimerais mieux apprendre un métier.

— Avoild ! Même pour apprendre un métier, il faut se battre, que ce soit contre les autres ou contre soi-même... Ce dernier combat est le plus rude, conclut-il.

— Vous vous battez contre vous-même en ce moment ?

Barthel s'interrompit, posa son gobelet de vin à moitié rempli et regarda Avold. Le gamin reprit sa cuillère et la plongea dans l'écuelle de soupe.

— Ton esprit est plus affûté que tes chausses, mon garçon. Mais tu as raison, travailler pour l'inquisiteur me devient chaque jour plus insupportable.

— Alors... Battez-vous et désobéissez, messire !

Barthel posa son regard sur le jeune porteur d'eau, mais son esprit s'absenta.

*

En Palestine, Robert de Konrad l'avait sorti du cachot des Templiers et l'avait sauvé d'une mort certaine. Il avait dix-huit ans. Aujourd'hui, cela faisait quinze longues années que le capitaine payait sa dette. Sans jamais rechigner. Cependant, un changement se produisait au fond de lui ; il le sentait, mais était incapable de l'expliquer.

*

— Où habites-tu, mon garçon, reprit doucement Barthel.

Le gamin haussa les épaules, le regard triste, il répondit :

— Je n'ai aucune famille.

— Décidément, nous avons beaucoup en commun, mon garçon.

Avold leva la tête, continua à mâchonner un énorme morceau de saucisse, écarta les mèches de cheveux boueuses qui lui obstruaient la vue et posa un regard incrédule sur le capitaine :

— Vous avez été mendiant, orphelin et... Et vous êtes capitaine ! articula-t-il laborieusement.

Un très léger nuage de fierté voila les yeux du capitaine :

— C'est grâce à un grand chevalier, un templier... Il murmura : J'ai eu l'honneur d'être l'écuyer de messire Hugo, mais il est mort... Avant mon adoubement.

Le visage de Barthel se figea, ses yeux plus impénétrables qu'une falaise. Le jeune Avold, par respect et par crainte, se tut et les secondes s'égrenèrent.

Chapitre II – Un soldat obéit aux ordres

Le capitaine souffla ses vieux souvenirs et sentit qu'ils n'étaient pas étrangers aux doutes qui l'assaillaient.

Il adoucit son regard avant de s'adresser au jeune garçon :

— Avold, tu iras à l'auberge du Mulet, rue Saint-Jean. Tu leur diras que c'est le capitaine Barthel qui t'envoie, c'est une gentille famille et tu y seras le bienvenu.

Voyant la bonne humeur du gamin, il se servit une nouvelle rasade de vin qu'il avala d'un trait, se resservit un troisième verre, puis attaqua la miche de pain et le jambon. Tout en mastiquant, il inspecta, d'un regard imprégné d'une grande expérience de l'humanité, tous les hommes attablés. Tout au fond de la salle, à une dizaine de pas, étaient assis six marchands venus en ville pour la foire de fin d'hiver, une foire renommée pour ses tissus et la qualité de ses étoffes. Beauvais était une riche citée drapière, l'une des plus dynamiques du royaume. Entre les marchands et lui se trouvaient deux tables accolées, autour desquelles ripaillaient trois gaillards dépenaillés et crasseux. Son œil s'attarda sur leurs poignards et coutelas accrochés à leur ceinturon.

— Des coupe-gorge, marmonna-t-il.

L'un des brigands se leva et se dirigea vers la cuisine. Il ouvrit doucement la porte, recherchant maladroitement une discrétion coupable. Il en ressortit après quelques instants. Le patron du bouge revint à la table de Barthel pour y déposer un nouveau plat de cochonnaille et une bouteille de vin. S'en retournant à la cuisine, il passa devant les trois voyous et leur fit discrètement un signe de la main que le capitaine ne pouvait voir. Leur pause terminée, les marchands se levèrent et quittèrent l'auberge.

— Tu vas t'en aller, mon garçon.

Avold posa un œil triste sur Barthel.

— Ces trois brigands et le tavernier ont une envie folle de me soulager de mon argent. Il est préférable que tu partes. File maintenant ! ordonna-t-il d'une voix autoritaire.

Le gamin, indécis, se leva et traîna des pieds jusqu'à la porte. Barthel avait remarqué qu'un des trois brigands avait quitté la table, que son ombre se faufilait derrière lui, une ombre rampant sur le plancher, aussi vicieuse qu'un cafard. Il savait très bien que les deux bourses attachées à sa ceinture avaient attiré ces misérables voleurs. Ce maudit tavernier avait certainement informé ses complices. Mais cet or appartenait à l'Inquisition et il devait servir à

récompenser ses hommes. Tout s'accéléra ; l'ombre bondit, se jetant dans son dos pour le poignarder. Au même moment, l'un des brigands atablés, un rouquin trapu, sans doute le chef, se leva, un poignard dans chaque main, en criant :

— Tuons-le et prenons son or.

Le tavernier sortit de sa cuisine, une masse d'arme à la main et courut sus à Barthel en vociférant :

— Il est désarmé. Tous sur lui !

Barthel, prévoyant, avait posé son fauchon¹ sur ses genoux, se retournant, l'arme haut levée, il l'abattit violemment sur le coude du voleur qui se relevait pour le poignarder dans le dos :

— Bien trop prévisible, misérable coquin.

Les os craquèrent ; humérus, radius, cubitus furent transformés en bouillie. Dans le même temps, de sa main gauche, il tira du fourreau attaché dans son dos, une dague qu'il lança sur le tavernier. Celui-ci s'écroula à deux pas de ses bottes. L'arme s'était fichée dans la gorge du scélérat, faisant gicler des geysers de sang accompagnés de gargouillis poussifs. Celui-là même qui avait pensé s'approprier facilement l'or de cet inconnu, le voilà agonisant avec des yeux interrogateurs : comment ? Mais la mort était la seule réponse. Les deux autres voleurs eurent un moment de doute en voyant leurs deux complices râler au milieu de leur sang qui rougissait la terre battue de l'auberge.

— Alors, les deux boursemolles², il vous faut une invitation ? les interpella Barthel.

Il faut tuer son voleur tant qu'il est chaud ; aussitôt, le capitaine les rejoignit en deux enjambées ; son fauchon fracassa le crâne du rouquin qui explosa telle une grenade trop mûre. Le deuxième brigand pensa trouver son salut en s'enfuyant ; le soldat se baissa, ramassa un tabouret, puis le lança en direction du crâne du fuyard qui s'affaissa sous le choc à un pas de la porte, au pied du gamin qui était resté planté là.

Faisant deux pas en arrière, Barthel se pencha pour récupérer sa dague fichée dans le cou du tavernier. Puis, il s'en retourna tranquillement vers sa première victime qui pleurait de douleur en se tenant le coude, ou plutôt une marmelade de peau, de chair et d'os. Il le traita comme le cafard qu'il était, sans un regard pour l'homme, l'achevant froidement avec sa lame, qu'il prit soin d'essuyer sur les braies du cadavre, puis remit l'arme dans son dos.

Si ces voleurs avaient eu un brin de jugeote, s'ils avaient été un tant soit peu physionomistes, ils auraient remarqué la carrure du capitaine. Un cou de taureau, râblé et épais, surmonté d'une tête chauve au front large et puissant, qui prenait appui, telle une muraille, sur des épaules carrées et charpentées comme une